

Benda Bilili! de Renaud Barret et Florent de La Tullaye

Gilles Marsolais

Métamorphoses - Nouveaux visages des genres

Number 148, September 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62851ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (2010). Review of [*Benda Bilili!* de Renaud Barret et Florent de La Tullaye]. *24 images*, (148), 36–36.



Une fois passée l'excitation de la découverte, au coin d'une rue de Kinshasa, d'un groupe de musiciens handicapés, le plus important restait à faire pour ces deux comparses qui ont fait preuve de ténacité

pour intégrer, d'apprendre sa langue et même de s'impliquer dans la production de leur premier album au milieu des difficultés que l'on peut imaginer dans ce pays ravagé qu'est le Congo (RDC). Le résultat : ils nous

citent pour finaliser ce film qui au départ avait toutes les apparences du faux bon projet de documentaire. En appliquant la méthode et les règles du cinéma direct, ils ont suivi le groupe pendant cinq ans, au point de s'y

donner en partage un véritable conte de fées, dont même Alice n'aurait pu rêver!

Roger, enfant des rues obstiné que l'on voit devenir adulte au fil du temps, et dont l'instrument monocorde, de sa fabrication (un *satonge*), devient la bouée de sauvetage le faisant passer de paria à star invitée partout sur la planète, est la parfaite incarnation de ce rêve devenu réalité. Un diamant brut, à l'image du film qui ne cherche pas à faire joli (même si on soupçonne qu'il a bien fallu en structurer le propos). Sa beauté est contenue dans son sujet même, dans son utopie. Comme ce rêve, tout compte fait, est peut-être annoncé par la nature même de la musique du groupe, qui reste digne en vivant pourtant dans les pires conditions : optimiste et joyeuse. À sa façon, plus qu'un film musical, **Benda Bilili!** se pose comme un défi au nouvel ordre mondial. – Gilles Marsolais

Autobiographie de Nicolae Ceausescu d'Andrei Ujica

Sans aucun commentaire, ni parole extérieure, **Autobiographie de Nicolae Ceausescu** repose sur un montage d'archives, essentiellement des reportages officiels, parfois des scènes privées, extraites des milliers d'heures enregistrées durant le règne du *conducator* roumain (1965-1989), encadrées par des images prises au moment du procès qui les conduisit, lui et sa femme Elena, à être condamnés à mort. Ce balayage de l'Histoire du XX^e siècle – il faudrait dire par le menu, les articulations du montage, le jeu avec la chronologie – exhume des images que nous n'aurions pas pu imaginer, des exaltations, des déclarations que nous avons oubliées. Parmi les plus saisissantes, l'accueil reçu en Corée du Nord, mis en scène au millimètre dans une scénographie digne d'une ouverture des Jeux olympiques détient la palme haut la main. La foule réunie dans les tribunes d'un stade, par des mouvements de tissus ou de panneaux mobiles, célèbre les étapes de l'histoire de la Roumanie en composant et recomposant de ces tableaux saisissants de discipline, dans lesquels chaque participant coréen est l'équivalent d'un pixel actif.

Face à ces célébrations répétées, ces rencontres avec d'autres chefs d'État –



Jimmy Carter, Charles de Gaulle, Mikhaïl Gorbatchev – qui toutes nous remémorent un peu des soubresauts de l'Histoire, dans l'ennui qui fatalement nous saisit, nous nous prenons à rêver, à regarder ailleurs. Poignant est le sentiment qui nous étirent de voir resurgir ces aveuglements, cet élan communiste vécu parfois avec une réelle sincérité, toute cette rhétorique mécanique, tout cet espace-temps qui a mobilisé de telles foules et de telles énergies avant de conduire ces nations à de tragiques impasses.

On regarde aussi Ceausescu, fils d'une paysanne et d'un ouvrier, à la fois faucille et marteau, un des porteurs du cercueil de Gheorghe Gheorghiu-Dej, son prédécesseur à la tête de l'État, devenir premier secrétaire du Parti et entamer un long règne en endossant les habits d'un pouvoir qui apparaissent comme trop grands pour lui. Croit-il vraiment à ce qu'il dit, à la gloire future du parti des travailleurs? On ferait bien le pari que oui à l'air éperdu qui est le sien quand il se retrouve sur le banc des accusés. – Jacques Kermabon